

n° 112

Une Lanterne



1° lecture du deuxième livre des Chroniques (2 Ch 36, 14-16.19-23) En ces jours-là, tous les chefs des prêtres et du peuple multipliaient les infidélités, en imitant toutes les abominations des nations païennes, et ils profanaient la Maison que le Seigneur avait consacrée à Jérusalem. Le Seigneur, le Dieu de leurs pères, sans attendre et sans se lasser, leur envoyait des messagers, car il avait pitié de son peuple et de sa Demeure. Mais eux tournaient en dérision les envoyés de Dieu, méprisaient ses paroles, et se moquaient de ses prophètes ; finalement, il n’y eut plus de remède à la fureur grandissante du Seigneur contre son peuple. Les Babyloniens brûlèrent la Maison de Dieu, détruisirent le rempart de Jérusalem, incendièrent tous ses palais, et réduisirent à rien tous leurs objets précieux. Nabucodonosor déporta à Babylone ceux qui avaient échappé au massacre ; ils devinrent les esclaves du roi et de ses fils jusqu’au temps de la domination des Perses. Ainsi s’accomplit la parole du Seigneur proclamée par Jérémie : *La terre sera dévastée et elle se reposera durant 70 ans, jusqu’à ce qu’elle ait compensé par ce repos tous les sabbats profanés.* [...] Or, la première année du règne de Cyrus, roi de Perse, pour que soit accomplie la parole du Seigneur proclamée par Jérémie, le Seigneur inspira Cyrus, roi de Perse. Et celui-ci fit publier dans tout son royaume – et même consigner par écrit – : « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel, m’a donné tous les royaumes de la terre ; et il m’a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem, en Juda. Quiconque parmi vous fait partie de son peuple, que le Seigneur son Dieu soit avec lui, et qu’il monte à Jérusalem ! »

Les deux livres des Chroniques (en Hébreux *Paroles des jours*) sont une seule œuvre divisée en deux artificiellement. C’est un vaste panorama ‘historique’ depuis la Création jusqu’au V^e s. av. J.-C., c.à.d. après le retour de la captivité babylonienne. On les attribue généralement à un même auteur. De nombreux indices montrent que ce dernier est issu des milieux proches du Temple. La date de rédaction est délicate : soit entre 350-330 av. J.-C. soit entre 330-250 ! C’est le seul livre de la Bible dont on peut analyser de près la composition et la méthode de rédaction. L’auteur inconnu y reproduit des documents qu’il a sous les yeux (d’ailleurs, il les mentionne), mais en les classant dans un ordre qui correspond au but de son ouvrage, en les modifiant aussi d’après d’autres documents ou d’après l’idée qu’il se fait de l’histoire et du sens qu’il veut lui donner. On sait qu’il a éliminé des détails et adapté ses matériaux, car il n’a .../...

... pas le souci d’une chronologie exacte : Ce sont ses opinions théologiques qui le guident. L’auteur présente une lecture de l’histoire, plutôt qu’un exposé historique des faits. La pensée est claire : 1) Importance de la royauté davidique : la figure du roi David reste très humaine mais fortement idéalisée, comme celle de Salomon ; 2) Place centrale du Temple, du culte et des lévites dont il aurait voulu voir réhabiliter les fonctions (ce qui fait penser qu’il serait de ce clan) ; 3) Il n’est pas tendre envers les Samaritains ! On peut qualifier sa pensée de *théocratique* : La royauté a disparu, c’est Dieu qui est le véritable chef d’Israël (d’où la place du Temple, du culte et de Jérusalem). Enfin, à l’inverse de la littérature apocalyptique qui projette dans l’avenir une idéalisation des réalités .../

/... terrestres, pour annoncer ce que sera le royaume de Dieu, le *Chroniste* (l'auteur) idéalise le passé pour montrer ce que doit être la vie du peuple dans le présent. Ainsi la royauté davidique doit rappeler constamment aux juifs ce que doivent être la célébration du culte au Temple de Jérusalem, l'obéissance à la Loi et la confiance en Celui qui dirige le peuple et les rétribuera avec justice. C'est sans doute cette perspective tournée vers le passé qui explique que les Chroniques ne comportent pas d'espérance messianique. Pour l'auteur, c'est la fidélité à Dieu, à sa Loi et à son culte, au présent, qui compte. ... Nous lisons la fin de cet ouvrage, dont les derniers versets (2^o partie du texte) sont une copie du début du livre d'Esdras.

En cette année « B », le texte de l'Évangile est tiré de St Jean, que j'ai choisi d'aborder pour *Une Lanterne*, même si dans les lieux où l'on prépare des catéchumènes [katékumène] au baptême (ce qui est le cas dans notre Paroisse), on prend le texte de « l'Aveugle-né » (année « A »).

Évangile selon saint Jean (Jn 3, 14-21) En ce temps-là, Jésus disait à Nicodème : « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au Jugement, celui qui ne croit pas est déjà jugé, du fait qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le Jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Celui qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dénoncées ; mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, pour qu'il soit manifeste que ses œuvres ont été accomplies en union avec Dieu. »

Voici un extrait de l'entretien de Jésus avec Nicodème. Ce texte est complexe, écrivent les P. Bois-mard et Lamouille. Il a été ajouté en un second temps à l'Évangile primitif de Jn. Il est une composition du second rédacteur, faite à partir d'une parole de Jésus : « Qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas » (Mc 10,15). Pour notre rédacteur cette entrée peut se faire dès ici-bas ; il la compare à une « seconde naissance ». « *Si quelqu'un ne naît pas de nouveau /ou/ d'en haut, il ne peut voir le royaume de Dieu (Jn 3,3) ... ne peut entrer dans le royaume de Dieu (3,5)* ». Plus tard, le même rédacteur retravaille son texte pour approfondir son thème favori du « re-naissance ». Il parlera alors de « *naître d'eau et d'Esprit* », puis de *naître d'Esprit* !

L'entretien de Jésus avec Nicodème, sert à l'évangéliste pour exprimer sa pensée singulière qui est donnée dans « *Il faut que le Fils de l'homme soit élevé* ». Pour la communauté johannique, écrit le P. Xavier Léon-Dufour, « être élevé » signifie « être glorifié », « être exalté à la droite de Dieu », d'après ce qu'annonçait Isaïe 52,13 : [après avoir subi la mort,] *mon Serviteur ... sera haut placé, élevé, exalté à l'extrême*. Or Jn donne au verbe « élever » un sens nouveau. Chez Isaïe, ce verbe contient l'idée de la glorification, mais elle est située « après ». Pour Jn, elle coïncide avec la résurrection. Cela veut dire que la croix n'est pas à lire comme le lieu du sacrifice rédempteur, mais comme celui de l'élévation du Fils de l'homme en gloire. Chez Paul et les synoptiques, la croix est souffrance, humiliation, lieu de rachat ; pour Jn, elle absorbe l'exaltation de Jésus auprès de Dieu que les synoptiques distinguent de la mort : elle correspond à l'Ascension. La croix achève le parcours du Fils de l'homme en manifestant sa gloire. Pour Paul, la gloire éclate dans la résurrection ; dans les autres évangiles, elle est située à la fin des temps. Pour Jn, elle a lieu sur la croix. L'élévation du Fils de l'homme en croix, symbolise au sens fort (elle est aussi) son élévation en gloire. (cf. *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que JE SUIS (vous connaîtrez ma divinité, ma gloire) [Jn 8,28]... Quand j'aurai été élevé du sol, j'attirerai à moi tous les hommes [12,32]*). Précisons que chez Jn, le Fils de l'homme, c'est Le Fils durant sa vie terrestre. Avant l'incarnation, il était la Parole, Le Fils préexistant. A l'instant de sa mort, il devient Le Fils glorifié. La croix est donc le « signe » du Salut, comme jadis le serpent élevé par Moïse, elle le manifeste, mais ne le réalise pas, car, pour Jn, le Salut est déjà donné par le fait même de l'incarnation de la Parole. Sa venue sur terre apporte le Salut, réalise le plan de salut du Père. .../...

Chez Jn, le sens typique de la croix s'inspire du livre de la Sagesse qui commente ainsi l'élévation du serpent d'airain : « *Celui qui se tournait vers lui (le serpent), n'était pas sauvé par lui mais par toi (Dieu) le Sauveur de tous (Sg 16,7)* ». Ce sens du Salut selon Jn, est explicité par la suite du texte : *Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour que le monde soit sauvé par lui !* Le Dieu qui aime a exclusivement pour dessein la Salut et la Vie : il l'a manifesté par l'envoi de sa Parole, c'est par elle qu'il nous sauve, et non (pour Jn) par la croix (ou par le sacrifice de la croix).

Le salut inclut, toujours chez Jn, l'entière trajectoire du Fils en ce monde : a) sa descente (*La Parole qui était auprès de Dieu et qui était Dieu, [Jn1,1] s'est faite chair et a planté sa tente parmi nous [1,14]*) ; b) puis son ministère en œuvres et en paroles, et enfin, c) sa remontée - son élévation dans la gloire qui coïncide avec le don du Paraclet qui assure désormais la présence vivifiante du Crucifié-Glorifié. C'est tout ce parcours qui manifeste le Salut donné par Dieu ! Pour Jn, adhérer au Christ, mettre sa foi en lui, c'est alors accueillir le Salut qui est la Vie éternelle. Voilà une lecture du salut différente des autres évangiles !

On voit bien, écrit le P. X. L-D, cette différence de théologie par le choix volontaire des verbes : Dieu *a donné* son Fils, ... *a envoyé* son Fils, au lieu du verbe « livrer » !

Ne seraient alors sauvés que ceux qui croient au Fils ? Non, réplique notre exégète, car il est bien précisé dans le prologue du IV^e évangile que ceux qui accueillent la lumière du Logos (de La Parole) deviennent enfants de Dieu. Et le même rédacteur écrira, plus tard dans la 1^e de Jn : « *Nous sommes passés de la Mort de la Vie (donc sauvés) parce que nous aimons nos frères.* » (1 Jn 3, 14). Jn rejoint ici le sens de cette parole de Mt 25,40 : « *Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait* ». Comme le dira bien plus tard une certaine Marie-Bernarde Soubirous : « Il suffit d'aimer ! »

Réflexion... Les rites font partie intégrante du « Langage », ils jouent sur le registre des symboles qui donnent accès à l'inconscient. Pour que ce langage parle (inconsciemment) à tous, il faut qu'il renvoie à un « fond commun ». Les rites utilisent donc une banque de données communes à un groupe (culturel ou religieux) souvent même communes à l'humanité (inconscient collectif). Les rites parlent, oui, mais à notre inconscient. Mettez dans une église un présentoir de cierges, et un autre de « lampions ». Vous constaterez vite que le cierge a la primeur. Pourquoi ?

Parce que le cierge participe à la symbolique phallique depuis les temps immémoriaux. Il est de la même « famille » que les totems, les pieux sacrés, les menhirs... Il est le descendant de cette torche enflammée que nos lointains ancêtres (de toutes les cultures) tenaient en main lors de processions (et de danses) quand ils se retrouvaient pour leurs rites religieux au fond des cavernes, dans le noir. Cette torche enflammée (pour nous ce cierge) exprime le désir profond de vie ; il est force de vie qui nous habite et nous représente ! [Le lampion est de création récente : c'est plus joli, et ça salit moins le présentoir !]

Lors de la veillée pascale, le cierge pascal symbolise le Vivant, debout et débordant de vie (symbole phallique). Pour bénir l'eau baptismale, le prêtre le plonge dans la vasque d'eau afin de lui communiquer sa force « vive ». Ce rite est un rite païen de fécondité qui remonte à la nuit des temps : le cierge symbolise le phallus (cf. sexe masculin) qui en pénétrant (symbole de l'acte sexuel) dans l'eau de la vasque (symbole du sexe féminin), l'ensemence de vie (à la veillée pascale de la Vie du Ressuscité, donc de son Esprit) !

Allons plus loin ! Lors du mariage, un nouveau « rite » voit de plus en plus le jour. Il s'agit de la remise d'un cierge à chacun des deux mariés ! Ce geste est parlant, (au niveau de l'inconscient), parlant parce qu'il révèle un concept du couple (inavouable) qui habite l'inconscient de qui choisit de le faire sous prétexte que cela est beau et « significatif » ! Le langage de l'inconscient, lui, nous donne une autre version.

Homélie pour le 3^e dimanche de Carême. (le 4/03 ; 9h30 : Bizanet)

Le thème de Carême des années liturgiques 'B' est celui de l'Alliance ! Ce fut d'abord une alliance de Paix avec Noé, qui nous interpelle en ces temps de déluge de bombes et de feu sur divers lieux du Globe. Puis ce fut l'alliance de vie avec Abraham, qui nous touche encore aujourd'hui où tant d'êtres humains sont sacrifiés un peu partout dans le monde ! Voici à présent, l'Alliance du Sinaï avec le don de la Loi, Loi bafouée par des désirs de toute puissance et qui s'est transformée en « loi de la Jungle » !

Presque tout le monde connaît ce que l'on appelle les « Dix commandements » ! En écoutant le texte de la 1^o lecture, nous pouvons être étonnés par sa sévérité, comme par la menace dont il est fait mention ! Mais il s'agit avant tout d'une éducation religieuse. Car, si les deux premières alliances s'adressaient à un clan et à son chef (Noé ou Abraham), celle du Sinaï s'adresse à un ensemble de tribus disparates qu'il faut souder par une Loi commune religieuse pour faire un Peuple.

En fait, le texte que nous avons entendu est le résultat de trois niveaux de composition. Un noyau primitif, oral, tiré du contrat de base des bédouins et des pasteurs nomades, pour qui la survie de la tribu était primordiale. Ce sont les derniers commandements du texte que l'on retrouve partout dans l'Orient Ancien ! Un second apport, placé au début, insiste sur le Dieu unique qui devient « Yahvé » : Nous assistons là à la naissance du monothéisme ! Car, même si les hébreux adoraient « El », ils rendaient aussi un culte à d'autres divinités, Dieu était considéré par eux comme le « Dieu des dieux ». Ces pratiques doivent disparaître ; ce qui explique la menace, la sévérité, la « jalousie » prêtée au Seigneur-Dieu.

Enfin, au VI^e s. avant notre ère, au retour de l'Exil, des prêtres reprennent tous les textes et y ajoutent la loi du Sabbat hebdomadaire né à Babylone ! Ils l'insèrent alors au milieu du texte, selon l'habitude sémite de mettre au centre le message essentiel d'un récit ! Tout est refondu en une Loi nouvelle, sous couvert de Moïse et du Sinaï pour y donner du poids : Nous passons alors au Judaïsme qui parlera des *Dix commandements*. Dix, parce que ce chiffre symbolise la totalité, comme l'évoquent les dix doigts de la main ! Mais le mot « commandement » est incorrect : Le mot grec est « *decalogos* », Décalogue, c.à.d. « dix paroles » ! Ce sont ces « paroles » qui font Loi, car elles sont les conditions pour que chaque être humain vive en société. Elles sont pour la Bible des « paroles de Vie » !

Cependant, l'histoire nous montre que ces lois fondamentales ont été dissoutes dans 613 préceptes, (6+1+3 faisant 10) et comment l'argent, en s'immisçant dans le culte, a perverti La Loi de vie en une loi de mort ! Le Temple est devenu un « centre commercial » ! On comprend la réaction vive de Jésus, car l'Argent dissout le côté « humain » de l'Homme et s'érige en toute puissance, comme nous pouvons le constater encore aujourd'hui !

Mais, ce à quoi s'attaque Jésus, est plus profond. Le texte parle de marchands et de changeurs mais l'évangéliste nous fait rebondir à un second niveau en précisant : les marchands *de bœufs, de brebis et de colombes*. Car ces animaux sont ceux du culte. De plus, pour appliquer l'interdiction d'adorer d'autres dieux et leurs images, les pièces romaines à l'effigie du « divin César » ne pouvaient être utilisées pour l'achat des bêtes qui servaient aux sacrifices. Il fallait avant, changer la monnaie romaine en une monnaie spéciale, pour les acheter !

Bref, le geste de Jésus vise autre chose, que l'évangéliste souligne encore : Si au début du texte il emploie le mot « temple », il parle ensuite de « sanctuaire ». Or, le sanctuaire est le lieu où les prêtres rendaient le culte, à l'abri des fidèles, et où se faisaient les sacrifices ! C'est donc bien au culte et à la notion de sacrifice que Jésus s'attaque. Les prêtres ne s'y sont pas trompés : ce sont eux qui décideront de faire disparaître celui qui menaçait l'ordre religieux.

Que tirer de ce texte de St Jean ? C'est que, pour lui, Jésus s'attaque à tout ce qui touche à la notion de « sacré ». Le Sacré n'est plus lié à un édifice religieux ni à des rites (sacrifices). Avec Jésus c'est tout être humain qui est sacré parce qu'il est temple de l'Esprit, comme l'affirmera St Paul. La Présence de Dieu n'est plus dans un édifice, un objet ou dans des rites, elle est en chaque personne. Voilà la nouveauté qu'a apporté Jésus, nous dit St Jean.

En déplorant, aujourd'hui, la perte du « sacré » et en voulant la remettre au goût du jour (chose impossible sinon dans le mental), beaucoup de croyants « chrétiens » ne se rendent pas compte que le « sacré » est, en fin de compte, un obstacle à la rencontre avec Celui qui est présent au fond de nous ; obstacle nous dit Jésus dans ce passage, qui n'est autre que ce « mur de protection » que nous mettons en place par peur de Dieu (ou de nous-mêmes) !